CD événement, annonce. PUCCINI IN LOVE : Roberto Alagna / Aleksandra Kurzac (1 cd SONY classical)



CD événement, annonce. PUCCINI IN LOVE : Roberto Alagna / Aleksandra Kurzac (1 cd SONY classical). Il faudra attendre le 26 octobre 2018, mais la première écoute de ce somptueux récital amoureux et puccinien semble bel et bien l'événement discographique de cette rentrée 2018 : le ténor français Roberto Alagna y convole avec la claire et ardente soprano polonaise Aleksandra Kurzac, dans une série de duettos amoureux, parmi les plus sensuels et extatiques jamais écrits par l'auteur de Manon Lescaut. Puccini déploie un sens de la mélodie unique à son époque, servi par une orchestration de plus en plus pointilliste et picturale. Ecoutez par exemple, emblème de toute l'intensité émotionnelle de ce disque enthousiasmant, le premier air qui réunit Mario le peintre et la chanteuse Floria, dans Tosca : première exaltation en sa candeur printanière qui coule tel un firmament de promesses juvéniles. Puis, à la fin, après avoir exprimé les vertiges et la langueur des amants transis éprouvés (Rodolfo et Mimi de La Bohème ; Manon et Desgrieux de Manon Lescaut ; Giorgetta et Luigi d'Il Tabarro ; Ruggero et Magda de la Rondine ; Johnson et Minnie de la Fanciulla del West …), voici le couple de chanteurs sur un nuage de vapeurs languissantes pour le plus beau des duos enivrés, celui de Madama Butterfly, entre

Pinkerton et Cio-Cio-San (à l'acte I, « Viene la sera… ») : rencontre et union de deux âmes aussi éperdues l'une que l'autre ; lui se prêtant au jeu de fausses noces, mais séduit voire saisi par la candeur de la jeune geisha, proie naïve et future victime de ce terrible jeu de dupes. Le style est splendide, les voix bien timbrées, charnelles mais précises, au verbe articulé, accordées comme jamais, et l'orchestre bénéficie de cette attention coloriste et picturale d'un pucciniste subtil, Riccardo Frizza. Récital événement. A ne pas manquer : publication prévue **le 26 octobre 2018**. Grande critique développée le jour de la parution, dans [le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM]



L'Opéra de Tours crée Les Fées du Rhin de Jacques Offenbach



TOURS, Opéra. Création mondiale des FEES DU RHIN d'Offenbach : 28,30 sept, 2 oct 2018. L'événement lyrique à l'Opéra de TOURS : création mondiale des Fées du Rhin d'Offenbach (1864), version française. C'est l'événement lyrique de cette rentrée : l'Opéra de Tours réalise la création d'un opéra jamais donné en France : **Les Fées du Rhin**, opéra romantique (et féerique) en 4 actes de **Jacques Offenbach**. La création est d'autant plus essentielle qu'elle dévoile tout un pan méconnu du « Mozart des boulevards » ; certes génie des ensembles comiques et des livrets déjantés mais ici en 1864 capable de traiter le genre noble et spectaculaire du grand opéra romantique ; s'il se montre ouvertement germanique dans l'inspiration et la conception des personnages et des situations (dans la lignée d'Hoffmann, de Weber…), Offenbach égale la verve d'un Gounod (celui de Faust), par sa maîtrise des ensemble et par le raffinement continu du tissu orchestral… Il réussit totalement les défis du genre mêlant grand chœur (des paysans et chasseurs, aux guerriers enragés sans omettre le peuples des elfes et des fées… ils sont omniprésents), action historique, drame amoureux et familial, et aussi ballet (la fameuse valse des elfes au III).

MAIS LA VERVE D'OFFENBACH, sait aussi magistralement mêler la barbarie et l'onirisme poétique, la violence et la cruauté du monde des hommes et la magie énigmatique d'une nature surnaturelle et impénétrable; deux univers qui s'opposent avec des éclairs spectaculaires et souvent saisissants entre lesquels s'efforcent les solistes du quintette des protagonistes : les méchants et crapuleux capitaine Conrad et Frantz d'un côté ; la mère et sa fille, victimes de la guerre et des viols en série : Hedwig (ample mezzo qui se montre proche d'une Azucena dans Le Trouvère de Verdi), et la jeune amoureuse Laura (soprano coloratoire et lyrique), sans omettre

le malheureux épris de cette dernière Gottfried qui dans cette production, est devenu pope proche des paysans martyrisés). Le tableau des elfes (acte III) est de loin le plus impressionnant avec sa page chorégraphique (le ballet dont la valse des elfes), sujet d'un tableau visuellement … féerique, présenté à Tours pour cette création mondiale.
L'éloquence de l'orchestre, la fantaisie onirique qui affirme la pleine réussite de l'acte des fées et des elfes, la structure de l'ouvrage qui équilibre idéalement les contrastes (scènes de foules, duos intimistes, airs isolés, danse et évocation de la nature…) assurent à la partition sa coupe frénétique, son souffle onirique, qui emportent d'un bout à l'autre le spectateur.



Les éléments les plus réussis et les plus passionnants en sont la relation entre la mère et la fille : Hedwig et Laura; la métaphore du chant éperdu comme chant d'extase et de mort (Laura dans ses coloratoures du I évoque évidemment la figure d'Antonia des Contes d'Hoffmann) ; et les plus habitués de l'Offenbach sérieux, seront ravis de retrouver dans son inspiration et (composition) premières, le fameux thème de la Barcarolle (acte de Giuletta des mêmes Contes d'Hoffmann) d'une belle et coulante extase, dans Les fées du Rhin, dès l'ouverture puis comme emblème de l'acte féerique du III ; comme ils retrouvent aussi les couplets à boire des étudiants dans les mêmes Contes d'Hoffmann, ici utilisés par la meute soldatesque, ivre de rapts et de félonies…

Il y a même un captivant trio viril sur un rythme d'opéra comique mais parfaitement agencé dans un épisode de manipulation violente au II quand les soldats Conrad et Franz obligent Gottfried à leur servir de guide pour rejoindre la forêt, ce que ce dernier finalement accepte pour mieux les perdre. Rythme enjoué, jeu de dupes.



Les Fées du Rhin à l'affiche de l'Opéra de Tours sont une révélation passionnante grâce à l'intuition exemplaire du directeur de l'Opéra de Tours, Benjamin Pionnier qui a convié pour se faire, le metteur en scène Pierre-Emmanuel Rousseau. **A l'affiche de l'Opéra de TOURS, les vend 28 puis dim 30 septembre, mardi 2 octobre 2018. + d'infos sur le site de l'Opéra de Tours**

LIRE aussi notre **présentation de l'opéra Les Filles du Rhin de Jacques Offenabch, création mondiale de la version française présentée à l'Opéra de Tours en septembre et octobre 2018**









Illustrations : © Sandra Daveau / Opéra de TOURS 2018

PARIS, signature : le chef Marco Guidarini présente « Gulda in viaggio verso Praga », le 28 sept 2018, 19h



PARIS, signature : le chef Marco Guidarini présente « Gulda in viaggio verso Praga », le 28 sept 2018, 19h. Maestro et romancier… baguette et plume font bon ménage dans le cas du chef italien **Marco Guidarini,** fondateur du Concours de Bel Canto Bellini. Ce **vendredi 28 septembre 2018 à 19h, La Libreria** – 52, rue de Fbg Poissonnière 9è ardt, Marco Guidarini présente et signe son nouvel ouvrage intitulé « **Gulda in viaggio verso Praga** ».

Les 11 chapîtres du texte explorent la passion du maestro Guidarini pour la musique et en particulier ses affinités avec l'univers mozartien. En imaginant le pianiste Gulda en voyage vers Prague, l'auteur évoque le goût d'une ville historiquement proche de Mozart, qui a su avant Vienne, applaudir et comprendre Don Giovanni…

« Lacrimosa » et « Magdalena » évoquent les derniers instants et la mort de Wolfgang à travers le portrait de ses proches. « Zwei Geharnischten » s'intéressent à la figure des deux hommes armés qui dans La Flûte Enchantée, le dernier opéra de Mozart, posent question ; « Cartavelina » rend hommage à ce footballer oublié, Mathias Sindelar, Mozart du ballon rond dont une seule et unique vidéo a gardé la trace du génie marqueur… 11 déclarations d'amour à la musique et au génie de Mozart.

Gulda in viaggio verso Praga
RENCONTRE avec
Marco Guidarini

à **La Libreria**
vendredi 28 septembre 2018 à 19h

52 rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris

www.libreria.fr/store/



MARCO GUIDARINI

sera à Paris pour une rencontre autour de «Gulda in Viaggio verso Praga»

avec la participation de Riccardo BORGHESI,
Critique littéraire de *L'Italie à Paris*.

Nous vous y attendons !





CD, coffret événement, annonce. CECILIA BARTOLI : ROSSINI EDITION





CD, coffret événement, annonce. CECILIA BARTOLI : ROSSINI EDITION . 2018 marque le 30e anniversaire de la collaboration entre la mezzo romaine de tous les records, **Cecilia Bartoli,** et le label des voix, **Decca Classics** ; c'est ainsi l'une des complicités artistiques plus prospères dans l'histoire de la musique classique enregistrée. Cet anniversaire coïncide avec un autre, celui des **150 ans de la disparition de Gioacchino Rossini**, le compositeur qui plus qu'aucun autre a marqué la carrière de Bartoli. On se souvient que la jeune diva alors à ses débuts (au début des années 1980) excellait dans le baroque italien, avec Vivaldi, et aussi le bel canto, élégantissime et virtuose… de Rossini. Ses incarnations des rôles de Cendrillon, Rosina restent mémorables.

Pour l'occasion, l'intégralité des enregistrements Rossini de Cecilia Bartoli – audio et vidéo – est réunie en un coffret deluxe, enrichi d'inédits. Soit **15 cd + 6 dvd, en édition limitée**, qui composent ainsi un coffret exhaustif, témoignant de « l'authenticité, de la maîtrise, de la passion et de la perfection propres à la plus brillante des primissimas donnas rossiniennes… Rien de moins. La technicité mitraillette de la diva exprimait alors la vitalité et la pétulance rafraîchissante attendue dans chaque rôle féminin rossinien qu'elle a abordé.
L'enregistrement inédit de la transcription pour orchestre par Salvatore Sciarrino de la cantate Giovanna d'Arco, sous la direction de Riccardo Chailly, complète l'ensemble ainsi compilé.
Le livret trilingue de 200 pages comprend de nombreux essais des spécialistes du bel canto et du théâtre de Rossini, notamment la directrice de la Fondazione Rossini, qui a

également mis à disposition une riche iconographie originale, en complément aux photos d'archives de Decca.

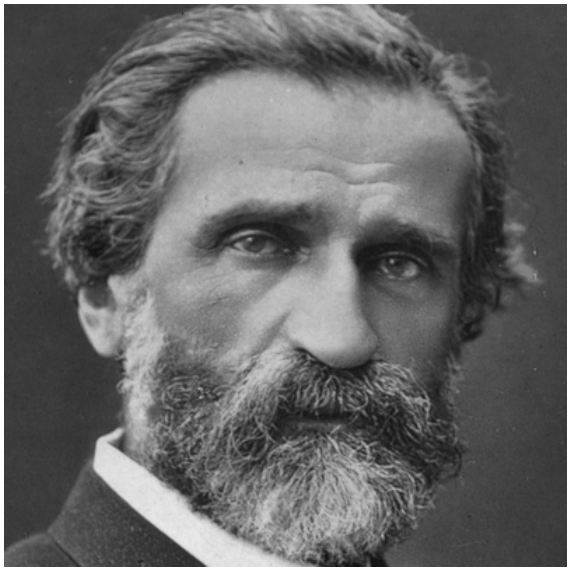


CD, coffret événement, annonce. CECILIA BARTOLI : ROSSINI EDITION / Sortie : 21 septembre 2018 • Label : DECCA. Prochaine critique développée dans le meg cd dvd livres de CLASSIQUENEWS

LIRE aussi notre dépêche précédente actualités de CECILIA BARTOLI / rentrée 2018 : Rossini, Vivaldi II, tremplin à Javier Camarena (récital Garcia : « Contrabandista »)

En savoir plus sur http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/rossini-edition/#l3psZ2RVbsq1k1DZ.99

Compte-rendu critique, opéra. Berlin, le 8 sept 2018. Verdi : Nabucco. Petean, Pirozzi, R Rizzi Brignoli / K Warner



Compte-rendu critique, opéra. Berlin. Deutsche Oper, le 8 septembre 2018. Giuseppe Verdi : Nabucco. George Petean, Anna Pirozzi, Roberto Tagliavini, Vasilisa Berzhanskaya, Attilio Glaser. Roberto Rizzi Brignoli, direction musicale. Keith Warner, mise en scène. La saison 18-19 du Deutsche Oper de Berlin démarre sur les chapeaux de roues avec un exceptionnel Nabucco verdien, grâce notamment à un plateau superlatif. La mise en scène de **Keith Warner**, créée in loco en 2013, ménage de très belles images tout en permettant aux chanteurs de s'y glisser facilement et d'y apporter leur personnalité. Parmi les moments forts de la soirée, citons particulièrement cette forêt de cordes tombant des cintres au début de la dernière scène, préfigurant l'exécution à venir du peuple hébreux.

Une scénographie paraissant parfois mélanger les époques, mais demeurant néanmoins d'une belle cohérence visuelle et suivant fidèlement l'intrigue, permettant ainsi à la musique de faire opérer son charme et sa force. Par notre envoyé spécial **Narcisse Fiordaliso.**

Trio de choc : Tagliavini, Pirozzi, Petean…

Si l’œil ne trouve jamais à s’offenser, c’est surtout l’oreille qui est à la fête ce soir, le théâtre allemand ayant réussi à réunir un trio de tête tout simplement exceptionnel. Ouvrant le bal, **Roberto Tagliavini** fait profiter Zaccaria de toute la noblesse de son timbre et la distinction de sa tenue vocale, pour nous l’une des plus belles basses de notre époque. Chacune de ses interventions est à marquer d’une pierre blanche, véritable exemple de beau chant et de majesté. Retrouvant son rôle fétiche, **Anna Pirozzi** semble ne faire qu’une bouchée de l’écriture terrible d’Abigaille, la soprano napolitaine paraissant en outre dans une forme vocale exceptionnelle. Dès son entrée, elle fait passer un frisson dans la salle par l’électricité de ses accents et l’ampleur invraisemblable de ses aigus, dardés tels des javelots. Le grave n’est pas en reste, plein et sonore, toujours aisé, jamais forcé. Mais c’est au deuxième acte que la chanteuse nous fait rendre les armes (et les larmes) avec un « Anch’io dischiuso » d’anthologie, débordant de tendresse difficilement contenue et plein d’une poignante nostalgie, phrasé lentement déployé archet à la corde et pianissimi suspendus, comme une leçon de chant verdien. Enthousiasmante également, la cabalette qui suit, bénéficiant de sa reprise… et de quelques variations. On retiendra encore le magnifique duo avec

Nabucco, intensément vécu et couronné par un contre-mi bémol aussi inattendu que fulgurant ; et une mort dépouillée de tout artifice, toute de nudité vocale, profondément touchante. Bravissima.
A l'occasion de son tout premier Nabucco, **George Petean** réussit un coup de maître : beauté du timbre, aisance de la tessiture, fierté des accents, facilité de l'aigu, le baryton roumain possède bien des atouts pour rejoindre les meilleurs titulaires du rôle. On se souviendra longtemps de son « Dio di Giuda » magnifiquement phrasé dans sa sobriété, l'un des grands moments de la soirée. Seule la cabalette manque un rien de mordant, le centre de gravité de la voix du chanteur apparaissant situé un peu haut et l'écriture vocale ne lui permettant pas de développer pleinement les sons. Néanmoins, le la bémol final est bien là, vainqueur comme on l'espérait. Une très belle prise de rôle, déjà superbement accomplie.
Aux côtés de ce trio, la Fenena ardente de **Vasilisa Berzhanskaya** se fait très rapidement remarquer par le velours sombre de sa puissante voix d'authentique mezzo, un instrument de toute beauté qui la portera sans doute très vite vers des rôles d'une toute autre envergure. Solide et convaincant, l'Ismaele fougueux d'Attilio Glaser, ainsi que l'Abdallo percutant de Gideon Poppe et l'Anna chaleureuse de Cornelia Kim. Seul le Grand-Prêtre de Paull-Anthony Keightley déçoit un peu face à un tel plateau, la voix manquant de projection et d'impact pour porter vraiment dans la salle.
Excellent de bout en bout, le chœur maison fait des merveilles dans le célébrissime « Va pensiero » qu'on a l'impression de découvrir pour la première fois, débuté absolument mezza voce, presque un murmure – et pourtant sonore –, d'une ferveur bouleversante.
A la tête d'un orchestre rutilant de tous ses pupitres, Roberto Rizzi Brignoli confirme sa place au sein des meilleurs chefs verdiens de notre époque. Après une ouverture un rien précipitée à notre goût, le chef italien trouve constamment les justes tempi, respirant avec les chanteurs et les soutenant sans jamais les couvrir. Plus encore, il fait jouer

la partition dans son intégralité, ce qui donne à l'œuvre toute sa grandeur et son efficacité dramatique.
En ce début de mois septembre, la salle n'est pas pleine mais les spectateurs, enthousiastes et passionnés, font vibrer le théâtre par leurs ovations sincères.
Une bien belle façon de commencer la nouvelle saison.

Berlin. Deutsche Oper, 8 septembre 2018. Giuseppe Verdi : Nabucco. Livret de Temistocle Solera. Avec Nabucco : George Petean ; Abigaille : Anna Pirozzi ; Zaccaria : Roberto Tagliavini ; Fenena : Vasilisa Berzhanskaya ; Ismaele : Attilio Glaser ; Le Grand-Prêtre de Baal : Paull-Anthony Keightley ; Abdallo : Gideon Poppe ; Anna : Cornelia Kim. Chœur du Deutsche Oper de Berlin ; Chef de chœur : Jeremy Bines. Orchestre du Deutsche Oper de Berlin. Direction musicale : Roberto Rizzi Brignoli. Mise en scène : Keith Warner ; Décors : Tilo Steffens ; Costumes : Julia Müer ; Lumières : Ulrich Niepel

Cd événement, annonce. DANIIL TRIFONOV : DESTINATION RACHMANINOV / Departure (1 cd DG).



Cd événement, annonce. DANIIL TRIFONOV : DESTINATION RACHMANINOV / Departure (1 cd DG). Sur la couverture, dans une voiture qui pourrait être celle que connut le voyageur Rachmaninov lui-même, exilé russe vers l'Europe et les USA, le jeune pianiste russe Trifonov jouant avec ses doigts sur le rebords de la fenêtre… Une claire invitation au voyage, à l'épopée, à l'expérience d'une destinée parfois douloureuse (Rachmaninov dut quitter son pays,… déchirure à jamais ouverte et manifeste dans son œuvre)…

Que promet ce nouveau programme « **DESTINATION RACHMANINOV** », défendu par le meilleur pianiste russe actuel ? Du passionnant assurément grâce à la fluidité aérienne et liquide de son phrasé, une attention particulière à la clarté détaillée de l'écriture que le jeune pianiste rehausse encore grâce à l'extrême agilité emperlée de son jeu. Annoncée le **12 octobre 2018**, chez DG Deutsche Grammophon, le nouveau disque de Daniil

Trifonov devrait marquer les esprits car l'interprète aborde un compositeur qu'il adule avant les autres, en complicité avec l'excellent chef canadien Yannick Nézet-Séguin (à la tête du Philharmonia Orchestra, la phalange américaine qui créa le n°4)… Voici en exclusivité nos premières impressions s'agissant d'un programme captivant. Pleine critique développée le jour de la parution du cd…

… « Le pianiste russe Daniil Trifonov transcende la matériau post romantique des Concertos pour piano 2 et 4 de Rachmaninov. D'autant qu'il trouve dans la direction du chef Yannick Nézet-Séguin, un incroyable complice, prêt à le suivre dans une série de crépitements innovants, audacieux, d'essence onirique ; jamais démonstratif mais inventif, le pianiste éblouit par son tempérament imaginatif, porté par une compréhension intuitive et naturelle de l'écriture musicale. Ce bouillonnement paraît d'autant plus légitime que le Concerto n°2 est celui de la reconquête et de la reconstruction intérieure, artistique et psychique en 1901, après l'échec traumatisant de la symphonie n°1 (1897). Plus de 3 années de silence et de probable remise en question, explique au moment de la parole libérée, cette furià à la fois majestueuse et passionnelle.
Le Concerto pour piano n°4 date de sa période occidentale (créé en 1927 à Philadelphie), claire sublimation du sentiment d'apatride et de nostalgique inconsolable. Trifonov, exalté, électrique, et comm enchanté dans le n°2, renforce l'épaisseur du sentiment de mélancolie inquiète, voire maladive et dépressive dans le n°4 (achevé en France). La fausse disparité des éléments et des motifs expliquent une relative incompréhension de la partition du vivant de Rachma : pourtant, Trifonov sait souligner la richesse et le raffinement de son parcours harmonique, comme la vitalité contrastée parfois heurtée et violente de son finale qui se rapproche beaucoup de la rythmique et de la motricité de son confrère, Prokofiev. » (Lucas Irom).

Pleine critique développée le jour de la parution du cd… soit le 12 octobre 2018, dans [le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS]

COMPTE RENDU, concert. BLAYE, Festival Flam', le 15 août 2018. Glass, Brahms. Quatuor Varèse, Julien Chabod.

COMPTE RENDU, concert. Citadelle de BLAYE, clôture du Festival Flam', le 15 août 2018. Glass, Brahms. Quatuor Varèse, Julien Chabod, clarinette. Pour conclure en beauté et en intensité son édition 2018, **le Festival Flam'** convoque deux compositeurs au chambrisme ardent et redoutablement exigeant. L'opportunité est offerte aux interprètes de démontrer leur virtuosité engagée, surtout une réelle écoute, sensible et partagée qui produit deux cheminements particulièrement caractérisés, celui de **Glass** d'abord (Quatuor n°5) puis de **Brahms** (Quintette pour clarinette et cordes en si mineur (opus 115), Notturno éperdu, pudique, au souffle amoureux.

GLASS MINIMALISTE LYRIQUE… Dans son 5è Quatuor (1991), Philip Glass (né en 1937), élève de Nadia Boulanger dans la France du début des années 1960, confirme son génie du timbre, du rythme, des intervalles, comme piliers nouveaux d'une recherche inscrite dans le schéma faussement simpliste de la musique minimaliste, ou répétitive. La déconstruction du temps classique s'inspire ici de la philosophie orientale et de la

pratique de la pensée bouddhiste, apprise lors de son voyage en Inde (1966).
Des 7 quatuors à cordes qu'il a composés entre 1966 et 2014, le n°5 s'inscrit au début des années 1990, après les premières oeuvres lyriques d'envergure et avant le cycle des musiques pour le cinéma de Cocteau, trilogie d'après Orphée (1993), La Belle et la Bête (1994) et Les Enfants Terribles (1996). L'écriture à la fois classique et minimaliste, se densifie, s'épaissit même, révélant chez Glass un compositeur dramatique et lyrique.
Celui qui a étudié le contrepoint d'un Beethoven ou d'un Schubert se montre ici particulièrement inspiré dans les passages contrastés ; le discours y revêt la forme d'une interrogation formelle constante (prière du premier mouvement ; syncope du violon I dans le second mouvement …). Les Varèse expriment ce chaos mesuré, cette question à la façon d'une quête, qui traverse tous les pupitres en une transe ardente puis récréative (fièvre devenant danse jazzy dans le III). Jusqu'au dernier et 5è mouvement, qui contrastant avec l'introspection rêveuse du mouvement précédent, proclame un contrepoint extraverti, violemment contrasté, – chaos formel qui s'arrête brutalement quand perce le premier motif initial, à la façon d'une réitération cyclique, affirmant en conclusion la dense énergie de l'opus tout entier. Clarté, activité, précision des lignes dans leur enchevêtrement expressif, sont les clés idéalement réalisées par les cordes du Quatuor Varèse.



SOMMET BRAHMSIEN… La pièce maîtresse du concert demeure le point d'équilibre et d'accomplissement dans le genre chambriste que constitue le Quintette avec clarinette de Brahms. L'opus 115 souligne combien l'instrument est la voix privilégié du compositeur mûr, parvenu à son automne inspiré ; la mélancolie brahmsienne si complexe, c'est à dire trouble et ambivalente, riche en nuances de sentiments qui confinent à l'indicible et l'inextricable, trouve dans le timbre spécifiquement caressant, ductile et tendre de l'instrument à anche, sa couleur et son caractère propres.



Le clarinettiste de l'orchestre de Meiningen, Richard von Mühlfeld suscite l'admiration immédiate de Brahms qui compose alors et pour lui (à Bad Ischl, où Brahms séjourne comme l'année précédente au cours de l'été 1891) une pièce de synthèse, remarquablement équilibrée, dans son développement et dans l'écriture de la partie de clarinette : miroir apaisé des vertiges intérieurs dont Johannes, plus discret et pudique, mais non moins passionné, a cultivé le secret tout au long de sa vie. Les créations

publiques en 1892 (Berlin, puis Vienne) rencontrent un immense succès : c'est que même secret, Brahms sait préserver toujours la sincérité et la franchise. En outre, certainement conseillé par le clarinettiste dédicataire, le compositeur sait heureusement marier les timbres, cordes et bois, avec une sensibilité harmonique et sensuelle, à la fois chaleureuse et évidente. Un riche tissu de couleurs se renforce et s'intensifie grâce à la complicité des instrumentistes ; saluons la personnalité du clarinettiste **Julien Chabod**, capable de clarté et de caractérisation, jouant sur les effets de « clair-obscur » et les nuances automnales d'une partition testament.
Le clarinettiste comprend chaque accent, rétablit l'unité et la cohérence profonde qui assure au cycle entier, sa carrure organique et son écoulement onirique. Son rôle moteur, solistique dans le 2è mouvement « Adagio » (douceur crépusculaire et quasi suspendue, énigmatique du « più lento ») affirme un beau tempérament, à la fois virtuose et remarquablement nuancé.
L'approche coule de source ; elle sait aussi s'affirmer en intensité et en caractère, en particulier dans la série des 5 variations enchaînées (dans l'esprit d'un rondo) qui composent le terreau contrasté du dernier mouvement (Con moto).
L'entente et l'écoute des instrumentistes réalisent cette fusion amoureuse et tendre que Brahms sait ciseler et colorer, dans l'esprit de Mozart. Tout en éclairant la parfaite architecture du quintette (4 parties), les cordes épousent la ligne ondulante et souple de la clarinette dont elles soulignent aussi l'étonnant velours expressif (chant amoureux, irrésistible, de l'Adagio). Servi par des ambassadeurs électrisés par le verbe brahmsien, tel un puissant et tendre Notturno, le Quintette conclut ainsi dans l'entente collective, l'édition 2018 du Festival Flam'. Superbe soirée de chambrisme.



_____

COMPTE RENDU, concert. Citadelle de BLAYE, clôture du FESTIVAL FLAM', le 15 août 2018. Glass, Brahms. Quatuor Varèse, **Julien Chabod**, clarinette.

Philip Glass
Quatuor n°5

Johannes Brahms
Quintette pour clarinette et cordes en si mineur (opus 115)
Allegro
Adagio
Andantino-Presto non assai, ma con sentimento Con moto

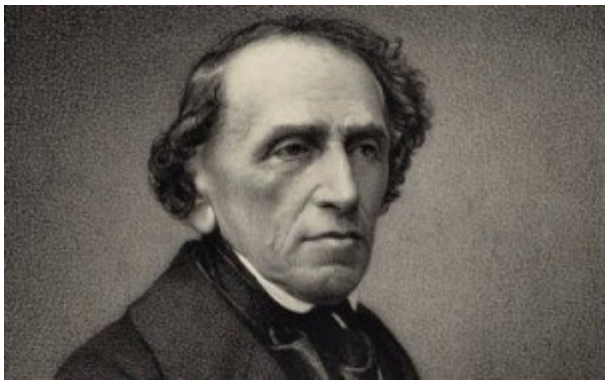
Quatuor Varèse
François Galichet – violon
Julie Gehan Rodriguez – violon
Sylvain Séailles – alto
Thomas Ravez – violoncelle

Julien Chabod – clarinette

Illustrations : Festival FLAM' 2018 (DR) – Julien Chabod (DR)

_____

MEYERBEER : Les Huguenots à BASTILLE



PARIS, Bastille, à partir du 28 sept 2018. MEYERBEER : Les Huguenots. « Les Huguenots à Bastille » : Ce pourrait être le nouvel avatar d'un film historique, que nenni ; le 28 septembre 2018 marque le grand retour du grand opéra à la française, tel qu'il fut fixé par Meyerbeer pour la grande Boutique parisienne en 1836 : « Les Huguenots », après le triomphe de Robert le Diable (1831), concrétise enfin plusieurs mois de gestation avec le librettiste Scribe, sous la conduite du directeur de l'Opéra de Paris, Véron. **La France de Louis-Philippe** au goût historiciste et patrimonial, se passionne dès lors pour le divertissement lyrique par excellence, le grand opéra tel qu'il se réalise dans l'ouvrage inspiré de *l'Histoire de la Renaissance*, mis à la mode par **Mérimée** : ici, le massacre de la Saint-Barthélémy. La question religieuse, les conflits sanguinaires, l'intolérance et la violence, l'impuissance des couples amoureux éprouvés voire sacrifiés par la machine politique et le sens de l'histoire… sont autant de thèmes chers à Meyerbeer.



Terreur à la Renaissance : Paris, août 1572

Autant de sujets qui fournissent aussi sur la scène, à travers, duos intimistes et tableaux collectifs impressionnants, la nouvelle mesure du spectacle opératique. D’autant que pour la création en 1836, le nouveau directeur de l’institution, Duponchel, voit grand : le luxe des décors, des moyens techniques, le sens du spectaculaire entendent ici

rivaliser avec la peinture d'Histoire, c'est à dire les compositions picturales si soignées des faiseurs d'onirisme, entre sublime, terreur, grandiose… tel Devéria ou Paul Delaroche (élève d'Ingres) et les peintres Troubadours…
D'ailleurs, pour la création de 1836, les costumiers de l'Opéra se sont directement inspirés des peintres d'histoire pour réaliser les costumes des Huguenots.
Le chef d'orchestre, Habeneck, grand défenseur de Beethoven à Paris et transmetteur du génie germanique en France, dirige alors un plateau exceptionnel : Adolphe Nourrit dans le rôle du héros RAOUL (plus tard, Georges Thil prendra sa succession…). Marguerite de Valois est une soprano agile ; Valentine, un soprano (Falcon) dramatique (Rosine Stolz) ; le page Urbain est un soprano léger ou une mezzo (confiée alors à Marietta Alboni (virtuose rossinienne), quand Marcel (le serviteur huguenot radical, de Raoul), est une basse profonde.
Chacun des solistes, au timbre ainsi bien caractérisé, maîtrise l'articulation du français. L'oeuvre marque l'âge d'or du chant français romantique propre aux années 1830.
Le spectacle est total : les ballets sont réglés et joués par les Taglioni, père (chorégraphe) et fille (Marie, danseuse superlative / ou « prima ballerina »). C'est dire le luxe du spectacle.



A la création, Berlioz est admiratif ; l'opéra est joué pour l'inauguration du Palais Garnier en 1875; Jacques Rouché (alors directeur de l'Opéra de Paris) a à coeur de célébrer le centenaire de l'opéra en 1936 (novembre) par une reprise grandiose elle aussi ; ouvrage de la démesure et de l'excellence, Les Huguenots après avoir totalisé 1120 représentations depuis leur création en 1836, disparaissent de l'affiche. La difficulté de réussir l'interprétation (comment réunir ainsi 5 solistes d'exception (sans compter les seconds rôles), le moyens requis pour réaliser les décors et les tableaux collectifs… expliquent l'oubli de l'ouvrage pourtant emblématique de l'âge d'or de l'opéra romantique français. Qui d'ailleurs peut chanter le français de Meyerbeer aujourd'hui ? Vaste défi que la prochaine production présentée par l'Opéra Bastille à compter du 28 septembre entend relever. A suivre.

GENIE de MEYERBEER en plein esthétique « Troubadour »… En un

jeu d’oppositions subtiles, associant aux scènes de fièvre collective, de purs épanchements intimistes (la horde des conjurés catholiques / le couple amoureux Raoul et Valentine), Meyerbeer atteint au sublime tragique, cultivant l’impuissance de l’amour face à la machine barbare et la folie de la foule. Il s’inspire souvent d’une vision à la fois implacable et bouleversante où les destins individuelles sont emportés et donc foudroyés par le souffle de l’Histoire. Autour de la figure du **beau Huguenot Raoul**, gravite son serviteur et protecteur, un rien paternel **Marcel** ; les femmes aimantes, aussi : **Marguerite** qui devient reine de Navarre (la Reine Margot) puis surtout **Valentine** (mariée de force à Nevers par son père Saint-Bris)… C’est Valentine qui incarne le don et le sacrifice ultime ; par amour elle trahit son père (Saint-Bris) et sa foi catholique, puis meurt aux côtés du seul être qu’elle aime, Raoul.



Contradictoirement à son titre, Les Huguenots décrit la haine exacerbée (celle des Catholiques ultra) au nom de la foi ; l'inhumanité de la religion devenue fanatisme. La question des religions a toujours taraudé Meyerbeer qui tout en traitant le sujet avec froideur et réalisme, sait aussi exploiter le grandiose tragique et le spectaculaire terrifiant avec cette intelligence dramatique qui fonde la valeur de son théâtre. Meyerbeer est avant l'heure cinématographique.
Le spectacle inventé par Meyerbeer et Scribe découle de la peinture d'Histoire qui mêle sublime et horreur, grandeur morale et sacrifice extrême, tout en respectant la véracité historique (et souvent la reconstitution archéologique et

patrimoniale). Le compositeur se montre l'égal des grands peintres de son temps, les élèves de David et d'Ingres, dont les ateliers respectifs ont formés les peintres Troubadours, passionnés par les sujet tiré de la Renaissance. Ainsi **Devéria** ou l'élève de Gros,**Paul Delaroche** dont les Enfants d'Edouard dans la Tour (de Londres – Salon de 1830) exprime ce climat de terreur rentrée qui culmine dans l'opéra de Meyerbeer. Tous s'inspirent du manifeste du genre : le fameux tableau primitif de **Fleury-François RICHARD** : Valentine de Milan pleurant son époux le Duc d'Orléans (1802). Entre repli intimiste et individuel et grandeur collective qui exprime le souffle d'un destin historique, s'inscrit l'opéra de Meyerbeer. A son génie, revient la réussite d'une synthèse dramatiquement efficace entre ces deux dimensions émotionnelles. Verdi saura s'en souvenir.



PARIS, Bastille. MEYERBEER : Les Huguenots. Du 25 sept au 24 oct 2018. Nouvelle production. 4h50 dont 2 entractes de 30 mn. Michele Mariotti et Łukasz Borowicz (direction alternée) / Andreas Kiegnburg (mise en scène). Atout : la Valentine de **Ermonela Jaho** (grande triomphatrice dans le rôle de Violetta Valéry / La Traviata à Orange) devrait exprimer les vertiges du personnage tiraillée entre son devoir et son amour pour Raoul…

RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/opera/les-huguenots

Illustrations / peintures et tableaux représentés : 2 fragments de L’Assassinat du Duc de Guise de Paul Delaroche (1836) / tableau contemporain des Huguenots de Meyerbeer – Les Enfants d’Edouard dans la Tour de Londres (1830) de Paul Delaroche – Valentine pleurant son époux le duc d’Orléans, 1802 de Fleury-François RICHARD. DR

Prélude à Debussy sur ARTE : le docu pour le centenaire Debussy 2018



ARTE, Dim 23 sept 2018, 23h25. Prélude à Debussy. Immersion totale dans la vie et l'œuvre d'un compositeur de génie anticonformiste, à la fois ovationné et conspué pour son audace musicale et ses choix de vie : **Claude Debussy.** 2018 marque le centenaire de sa mort. Immergé dans l'effervescence artistique du Paris de la Belle Époque, Debussy travaille à deux œuvres fondatrices pour la musique du XXe siècle : le poème symphonique Prélude à l'après-midi d'un faune, dont la matière musicale est celle du ballet de Nijinski pour les Ballets Russes de Diaghilev, et son unique opéra, Pelléas et Mélisande (1902). Claude Debussy exprima dans une musique puissante et sensorielle, ses passions et ses états d'âme. Debussy demeure l'inventeur avec Ravel de cet impressionnisme musical, seule alternative valable au wagnérisme ambiant, incontournable déferlante qui a rayonné alors dans toute l'Europe.

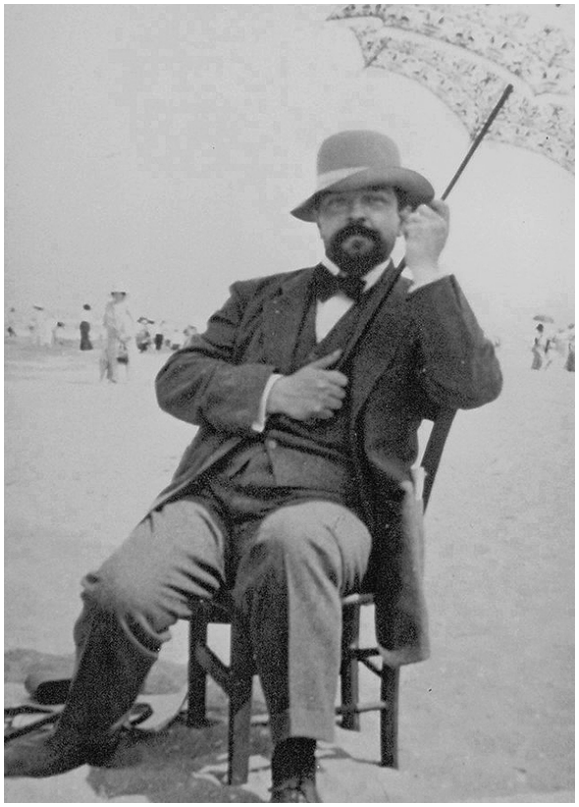
Au fil d'images d'archives, de ses écrits et de témoignages d'artistes et interprètes d'aujourd'hui (le maestro Philippe Jordan, les sopranos Julie Fuchs et Barbara Hannigan, le danseur Nicolas Le Riche…), le docu portrait met en lumière la personnalité complexe du compositeur, sa modernité, ainsi que son influence sur la musique contemporaine, le jazz et même la techno. Dommage que ne soit pas soulignée l'importance tout aussi grande, pour le genre symphonique du triptyque La Mer, sommet absolu d'abstraction orchestrale d'une sensualité organique irrésistible dont le langage a révolutionné le paysage musical européen et mondial au début du XXè.

ARTE, Dim 23 sept 2018, 23h25. Prélude à Debussy / Documentaire de Marie Guilloux (France, 2018, 52mn) –

Coproduction : ARTE France, Schuch Productions, Bibliothèque nationale de France

---

SAINT-GERMAIN : Debussy à la plage, exposition jusqu'au 15 décembre 2018

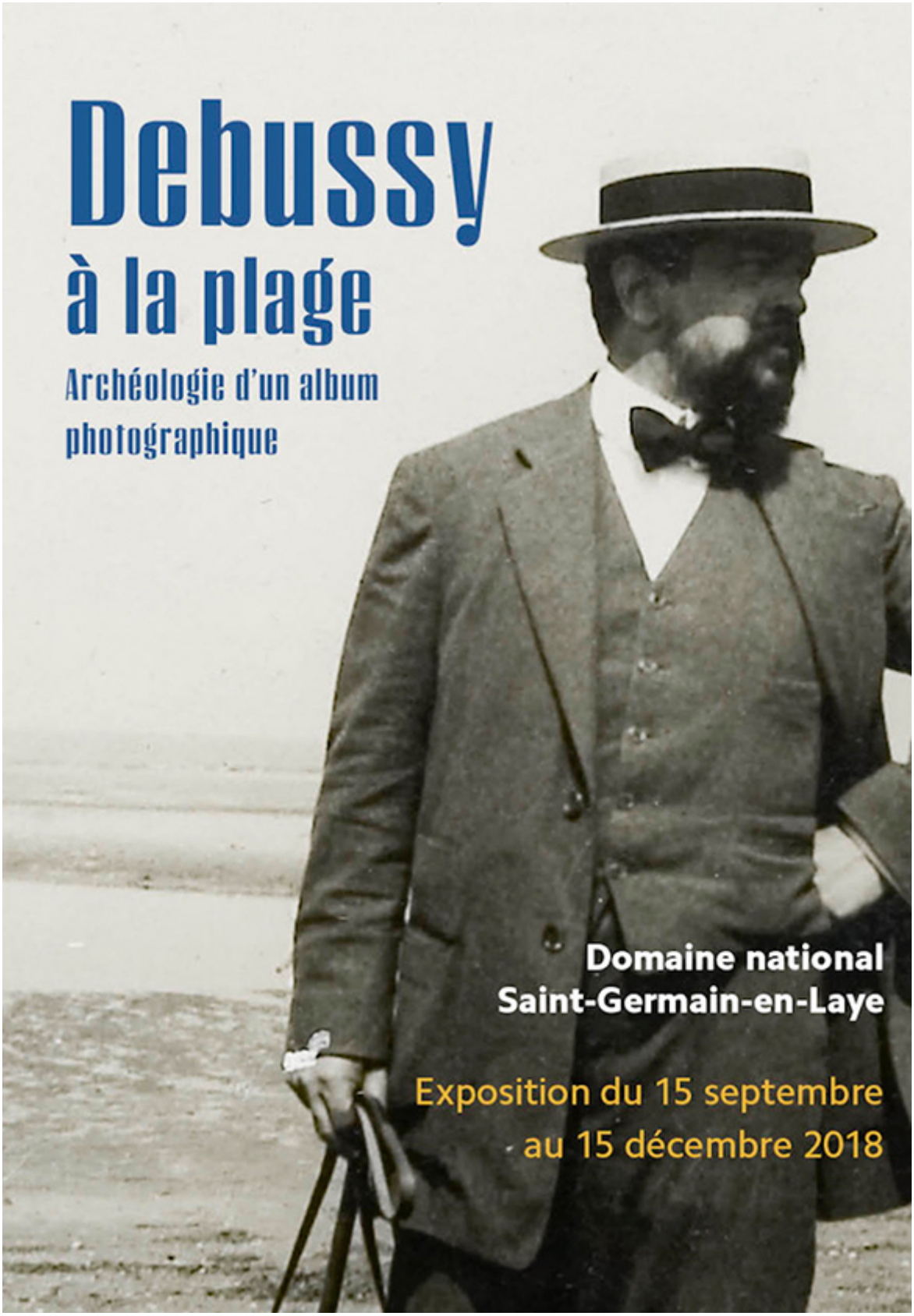


SAINT-GERMAIN : Exposition Debussy à la plage, jusqu'au 15 décembre 2018. Un épisode dans la vie de Debussy… **Saint-Germain en Laye (78)**, la ville natale de Debussy rend hommage à son génie à travers un éclairage inédit et plutôt surprenant s'agissant d'un compositeur qui de surcroit n'a pas été très bavard sur sa vie privée (comme Ravel). Le 1er août 1911, Claude Debussy s'installe avec sa famille sur une plage normande. Pendant son séjour à Houlgate, il n'écrira pas une note de musique. Durant un mois, l'auteur reconnu, à la fois raffiné et révolutionnaire, qui a écrit l'opéra singulier « Pelléas et Mélisande » (1902) – sommet de l'opéra français moderne, au symphonisme aquatique et climatique, à la prosodie totalement renouvelée-, se fond alors dans la foule et se confronte au monde « trivial » des casinos et des hôtels de luxe, des bains de mer et des fêtes enfantines.

Le parcours de l'exposition est jalonné de photographies

intimes qui témoignent de cet épisode mal connu de la vie du musicien. Ces clichés, conservés dans des albums de famille, peuvent être complétés par les photographies de ceux qui ont croisé la route des Debussy, comme Jacques-Henri Lartigue, mais aussi par les nombreuses cartes postales montrant Houlgate ou le quartier parisien connu des Debussy.

Pour le centième anniversaire de la disparition de Claude Debussy (1918), l'exposition livre par l'image, la réalité de Debussy à la plage, à la fois mondain, intime, personnel. Les clichés « fouillés à la loupe » (?),sont le sujet d'une sélection minutieuse et documentée qui révèle aussi la vie quotidienne des élites artistiques et mondaines du début du XXe siècle. Au terme du chemin muséographique, « il n'est plus possible de regarder de la même manière les images de Claude Debussy ».



SAINT-GERMAIN EN LAYE (78), DEBUSSY A LA PLAGE, Exposition au Domaine national de Saint-Germain-en-Laye, ville natale de Claude Debussy, **du 15 septembre au 15 décembre 2018**. Commissaire : Régis Campo. Présentation critique du catalogue

à venir sur classiquenews. Exposition en plein air, grilles du château et de la Mairie de Saint-Germain : photographies en grand format

LIRE aussi notre présentation du Livre Catalogue « Debussy à la Plage » (Gallimard)

